

Élisabeth Chamontin

Christophe Bruno,
témoin de la globalisation,
et le *Google art*

Si Bill Gates interrogeait aujourd'hui son miroir magique, celui-ci lui dirait : « Tu n'es plus Big Brother ; là bas dans la forêt de la Silicon Valley, il y a dorénavant un *brother* plus *big* que toi, c'est Google ». Autrefois adulé par les informaticiens libertaires, le moteur de recherche le plus consulté du monde est aujourd'hui devenu l'objet de leur vindicte et le terrain de leurs jeux pervers. Cruelle ironie pour la firme dont la devise est « don't be evil » que d'incarner ce mal suprême qu'est la « globalisation¹ » !

C'est pourtant la rançon du succès qui sourit à Google, depuis qu'en 1998, Larry Page et Sergey Brin ont inventé dans leur garage *le meilleur moyen d'organiser l'information à l'échelle mondiale et de la rendre universellement accessible et utile*². Parallèlement, depuis quatre ans déjà, de nombreux artistes ont investi l'Internet comme un nouveau domaine. En marge du mouvement « *Net.art* » de Vuk Ćosić, Jodi.org, Alexei Shulgin, Olia Lialina et Heath Bunting, ou de collectifs tels eToy³ et les Yesmen⁴,

¹ Ce terme issu du mot anglais « globalization » désigne selon l'encyclopédie *Wikipedia* « l'extension supposée du raisonnement économique à toutes les activités humaines ».

² Cité entre autres dans la définition de Google de *Wikipedia* : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Google>.

³ Collectif de sept artistes, fondé à Zurich en 1994, qui se rendit célèbre non seulement en gagnant en 1999 la guerre contre l'ex géant du jouet sur l'Internet Etoy qui voulait lui prendre son nom de domaine, mais aussi en offrant à l'ex PDG d'Etoy en faillite une place dans son conseil d'administration. On y vit la victoire de David contre Goliath, du Web artistique contre le Web marchand.

⁴ Andy Bilchbaum et Mike Moore, les Yesmen, se sont spécialisés dans l'imposture médiatique. Leur plus beau coup fut de se faire passer à la BBC pour des représentants de la société Dow Chemicals et d'annoncer en direct le dédommagement des familles des victimes de la catastrophe de Bhopal. Ils avaient été invités par la BBC via un site Web pastichant celui de la firme. Voir <http://www.theyesmen.org/>

des personnalités comme Valéry Grancher, Frédéric Madre, Eryk Salvaggio, Annie Abrahams, Marc Garrett etc., exploitent le potentiel créatif du Web en le détournant de son usage. Et dès le début de l'année 2002, un scientifique, Christophe Bruno, s'attaque avec Valéry Grancher aux moteurs de recherche — principalement Google — au sein d'un projet appelé « Search⁵ », et lance peu après le « Google adword happening » qui le fera connaître.

Google, bien que toujours réfractaire aux bannières publicitaires, vient alors d'ouvrir au public une offre déjà lancée en 2000 pour les entreprises : « adwords ». Ce système permet à un annonceur d'acheter aux enchères les mots-clés susceptibles d'être saisis par les internautes qui recherchent où acheter ses produits. Lorsqu'on saisit ces mots dans le moteur de recherche, des liens hypertextes menant au site de l'annonceur et appelés pudiquement en français « liens sponsorisés », apparaissent sur la page de résultats de Google, à peine distincts des résultats dits « naturels ». L'annonceur sera alors facturé par Google du montant de l'enchère, à chaque clic sur le *lien sponsorisé*. Cette fonctionnalité originale inspire Christophe Bruno qui en saisit immédiatement les implications :

Tout à coup, n'importe qui pouvait prendre sa carte bleue et ouvrir un compte Google. [...] On était entré dans un système assez fascinant où l'on pouvait *acheter des mots*, comme ça ⁶...

Après avoir commencé, histoire de faire un peu de publicité à son site personnel, par acheter les mots « net art », et constaté que cela n'attirait pas les foules, il décide au début du mois d'avril 2002, de lancer « une campagne de publicité poétique ». Pour cela, il achète certains mots en ligne, mais au lieu de remplir comme prévu le formulaire de Google, en tapant le titre de l'annonce, suivi de deux « lignes de description » et du lien hypertexte, il y saisit un petit poème de sa composition, de façon à le faire apparaître sous le lien menant à son site Web. C'est ainsi que les internautes ayant tapé le mot « symptom », sa propriété, eurent la surprise de voir apparaître le texte suivant :

Words aren't free anymore
Bicomuate-bicervical uterus
One-eyed hemi-vagina
www.unbehagen.com

⁵ Voir <http://www.unbehagen.com/search/>

⁶ Entretien du 3 janvier 2006 avec l'auteur.

Cette annonce au style aussi étrange qu'inhabituel n'empêche pas certains internautes de cliquer sur le lien... Satisfait de constater en temps réel que des visiteurs commencent à arriver sur son site, Christophe Bruno récidive *illico* et achète successivement les mots « dream », « mary » et « money », qui font apparaître respectivement, sur la page de résultats de Google, les trois poèmes suivants :

Follow your dreams
 Did I just urinate ?
 Directly into the wind
 www.unbehagen.com

mary !!!
 I love you
 Come back
 John

Don't ever do that again
 Aaargh !
 Are you mad ?
 Oops !!!

L'art moins cher que le sexe

Mais cette aventure — qui aurait pu être celle de l'invention d'une nouvelle forme poétique — ne durera malheureusement que vingt-quatre heures. Les ordinateurs de Google n'ont en effet pas tardé à déceler que le contenu des annonces et celui du site cible n'ont absolument aucun rapport entre eux ; ils ont d'autre part pris acte du nombre peu élevé de « clics » sur les liens de ces fausses annonces. Les règles sont enfreintes, l'alerte se déclenche : plusieurs *emails* automatiques d'avertissement sont envoyés à l'annonceur coupable.

Au bout de quelques heures, Christophe Bruno constate même sur ses états statistiques, les traces, sous forme d'adresses IP, des administrateurs humains — et soupçonneux — de Google, qui commencent à visiter son site. Son compte Google est finalement résilié, sans autre forme de procès.

« Don't be evil » ! Mais qu'est-ce que le mal, dans l'univers de Google, sinon de détourner avec ironie le pur et honnête but commercial du moteur ? Et qu'est-ce que le bien, sinon le bon *taux de clics*, et la juste et honnête rentabilité du modèle économique de Google ?

Cette « campagne » si rapidement avortée est cependant riche d'enseignements pour Christophe Bruno.

D'abord, il a pu vérifier que les mots ont une vraie valeur⁷, une valeur facilement mesurable. Le mot « sex », par exemple, coûte plus cher — 3 837 dollars — que le mot « art » — seulement 410 dollars —, et le mot le plus onéreux est comme par hasard le mot « free » qui veut dire gratuit, constate-t-il dans un article de son site⁸ où figure pour la première fois l'expression « capitalisme sémantique », et dans lequel il donne le classement en valeur marchande d'une quinzaine de mots.

Ensuite, il se trouve conforté dans sa conviction de l'ambition globalisatrice de Google. Ne vient-il pas d'en donner la preuve ? Le discours doit se soumettre aux lois économiques et il est impossible de déroger à cette règle, car Google repère immédiatement les déviants ; Google voit tout et veut tout voir. Pire : pour assouvir son ambition démesurée, Google n'hésite pas à se doter de tous les outils nécessaires, y compris ceux qui touchent à notre expression la plus intime :

Quand Google a racheté Blogger⁹ en 2004, c'était pour analyser la parole de chacun afin d'optimiser son système. Chaque fois qu'on parle sur Blogger, cela enrichit Google, qui en sait un peu plus sur nous et peut nous envoyer la publicité adéquate, celle qui dépend du contexte¹⁰.

Enfin et surtout, ce coup d'éclat le fait connaître. Si, avant le *Google adwords happening*, sa première « performance », Christophe Bruno avait pu douter de sa vocation d'artiste, ce n'est plus le cas. Sa pièce obtient une récompense au Prix *Ars Electronica 2003*. Il est devenu pour les internautes le spécialiste du « Google.art », et fait désormais école.

Points de suspension

Sa toute première « pièce » de *net.art*, « Épiphanies », s'appuyait déjà sur les moteurs de recherche : elle faisait directement référence à Joyce¹¹ arpentant les rues de Dublin pour noter les conversations entre diffé-

⁷ Comme ils peuvent avoir une couleur. Un autre détournement de Google consiste à saisir un mot qui déclenche la recherche de neuf images. Le pixel moyen de ces images détermine la couleur du mot. C'est ainsi que le ciel est bleu, et que la couleur de « rien » est d'un beau rouge tomate. Cf. <http://douweosinga.com/projects/wordcolor>

⁸ http://www.iterature.com/adwords/index_fr.html

⁹ Blogger : une des multiples plates-formes logicielles qui permettent à un non informaticien de créer facilement son *blog*, c'est-à-dire un site web personnel. Google propose pour les blogs le système « AdSense », qui permet d'afficher des « publicités contextuelles », en fonction du contenu des pages personnelles.

¹⁰ Entretien du 3 janvier 2006.

¹¹ *Épiphanies* (*Epiphanies*, posth. 1956 ; édition complétée, 1965), traduit de l'anglais par Jacques Aubert dans *CŒuvres* I. Éd. Gallimard (1982, 1996).

rentes personnes évoluant dans différents contextes, afin de saisir ce qu'il nommait « epiphanies¹² ».

Je reproduis dans l'Internet l'expérience de Joyce » dit Christophe Bruno. « Je considère en effet l'Internet comme un *texte global*, et j'y envoie un programme qui en rapporte des bribes de phrases, en fonction de ce que l'internaute va taper. Plus précisément, l'internaute saisit quelques mots sur une page de mon site, le programme va chercher des morceaux de phrases en rapport avec ces mots mais provenant de contextes différents, et cela reconstitue le squelette d'un autre texte.



Fig. 1) formulaire de saisie (case blanche). Le texte généré apparaît dans la zone noire

Un internaute saisissant par exemple le mot « basaltique » dans le formulaire prévu à cet effet sur le site de Christophe Bruno (fig. 1), peut voir apparaître un texte de ce type : « *Tout château fétiche : pages similaires, fouet asiatique en photo, trousse Kamasutra, plus orgie en bas ; ainsi la moitié de la hauteur de la pente de la coulée basaltique* », aux résonances néodaïstes.

Dans un *post* envoyé le 17 septembre 2004 sur le blog du site *Fluctuat*¹³, Christophe Bruno précise sa démarche :

¹² Joyce donne la définition de ce terme dans *Stephen Hero* : « Par épiphanie, il entendait une manifestation spirituelle soudaine, que ce soit dans la trivialité même du discours ou du geste, ou dans une période remarquable de la pensée elle-même. Il croyait qu'il appartenait à l'homme de lettres de transcrire ces épiphanies avec une extrême attention, observant qu'elles sont elles-mêmes les plus fragiles et les plus fugaces des instants ». (Ma traduction).

¹³ <http://www.fluctuat.net/blog/941-Le-Web-avant-le-Web-James-Joyce>

Joyce est un enfant de la seconde période de globalisation, celle de la révolution industrielle (la première correspondant à la découverte des Amériques et la troisième, celle que nous allons vivre). Je crois que Joyce a eu l'intuition de ce qu'on pourrait appeler la « globalisation du signifiant ». C'est une expression un peu énigmatique... En fait si vous regardez le texte de Joyce sur les épiphanies et une page de résultat de Google, le point commun vous sautera aux yeux, sous la forme des points de suspension [...].

Cette expérience, il la poursuit systématiquement en l'approfondissant dans un projet appelé *Dreamlogs*, qu'il décrit comme une « tentative pour cerner la structure topologique du Texte Global qu'est le Web¹⁴ ». C'est une pièce dans laquelle il utilise les épiphanies comme des briques destinées à construire un édifice :

Dreamlogs est un moteur d'associations d'idées : c'est aussi un détournement de Google, mais plus sophistiqué. On tape un mot ou une phrase et le moteur va chercher sur le Web des phrases proches de celle qui a été tapée, puis on réitère le processus. L'idée est de partir d'une position discursive, modifiée petit à petit, pour arriver éventuellement à son inverse. On parcourt un immense chemin, mais de manière complètement transverse ; pas du tout comme on lirait un texte, mais en suivant les parcours sur un graphe, en essayant de trouver le chemin le plus long possible, jusqu'à arriver éventuellement à la position inverse. On pourrait comparer ce parcours à l'histoire de quelqu'un qui au début de sa vie a une position personnelle, puis qui change petit à petit et arrive à des idées complètement opposées¹⁵.

Si *Épiphanie* faisait explicitement référence à Joyce, ce n'est qu'après coup que Christophe Bruno découvre avec surprise la proximité de *Dreamlogs* avec le projet « *PALF* » (Production Automatique de Littérature Française) de Marcel Bénabou et George Perec, qui consiste à prendre un texte, à remplacer les mots du texte par leur définition dans le dictionnaire, et à réitérer le processus ; puis à prendre un deuxième texte, différent du premier, et à faire la même chose. Au bout d'un certain nombre d'itérations, on observe que les deux processus convergent vers un texte intermédiaire. *PALF* serait en quelque sorte un plagiat par anticipation de *Dreamlogs*, ou *Dreamlogs* une « extension de ce projet *PALF* utilisant l'Internet ».

¹⁴ <http://www.fluctuat.net/blog/948-Le-Web-avant-le-Web-Georges-Perec-et-Marcel-Benabou>

¹⁵ Entretien du 3 janvier 2006.

¹⁶ PDA : *portable digital assistant* ou « organisateur », sorte d'ordinateur de poche.

Mais avec *Dreamlogs*, chaque « performance » laisse des traces. Les parcours de ces vies virtuelles sont en effet enregistrés et illustrés, le programme grappillant aussi des images sur le web. Et l'enregistrement se trouve ensuite transformé en *weblog* (voir <http://www.iterature.com/dreamlogs/>). L'idée fait son chemin, car Christophe Bruno présente en 2006, dans la galerie Sollertis à Toulouse, un système de création de *livre à la demande*. Les internautes viennent sur son site et parcourent les *pièces* qui y sont présentées, générant des textes — des *épiphanies* — et des illustrations. Ils appuient ensuite sur un bouton, de façon à générer automatiquement un fichier qui sera envoyé à un imprimeur. À la fin, le livre de papier constitué par le parcours du lecteur-internaute est mis en vente dans la galerie. Chacun de ces « livres de collaboration » constitue une pièce unique, signée à la fois par Christophe Bruno et par le « lecteur-auteur-parcoureur ». Dans cette sorte de recueil personnalisé en fonction des mots-clés que la personne a saisis, le programme regroupe les « épiphanies », les « dreamlogs » créés par l'internaute, et les images générées par une autre pièce appelée « *non weddings* », elle aussi un détournement de Google. « C'est assez ironique, car on retombe sur un objet que je peux vendre », constate, lucide, Christophe Bruno.

Ni parano ni contestataire

Le texte est donc global et Google personnifie cette globalisation.

Pour le prouver, Christophe Bruno veut pousser encore plus loin, mener sa démonstration jusqu'au bout. Il invente alors le « Navigateur humain » — *Human browser* — une pièce qui fait cette fois appel à des acteurs. Un synthétiseur vocal envoie dans le casque audio d'un acteur en mouvement, des textes recherchés en temps réel sur Google à partir de mots-clés. Ces mots-clés sont saisis par l'artiste sur un PDA¹⁶ équipé du WiFi¹⁷, et choisis évidemment en fonction du contexte dans lequel évolue l'acteur. Celui-ci en fait alors une sorte de « traduction simultanée », par la déclamation et le geste, en prenant les passants à témoin (Fig. 2). L'effet est spectaculaire. Du discours du navigateur humain, formé d'un collage sans queue ni tête de bribes de phrases plutôt ennuyeuses, émerge parfois une incongruité provoquée par sa juxtaposition avec le contexte. Cela provoque le plus souvent l'hilarité de ceux qui l'entendent. Mais ce que veut faire comprendre Christophe Bruno à travers cette expérience est

¹⁷ WiFi : technologie de réseau sans fil permettant l'accès haut débit à l'Internet, au moyen d'ondes radioélectriques.

¹⁸ http://www.iterature.com/human-browser/fr/hb_sollertis_1.php



Fig. 2) Human browser. Performance de février 2006 avec l'actrice Manon Kahle.

nettement moins drôle : ce qui est aujourd'hui une performance d'artiste ne figure-t-il pas la réalité de demain ? Jusqu'où l'homme ira-t-il dans son imitation de la machine ? Et qui parle vraiment ?

Internet est devenu un outil de surveillance et de contrôle inégalé. Sa dynamique économique est l'analyse et la prédiction de tendances : anticiper ce que vous pensez à tout instant pour être en mesure de vous vendre ce qui vous comblera. Dans ce pacte, vous échangez une promesse de bonheur contre un recul des limites de votre intimité, vous devenez prévisible, transparent, banal même dans vos rêves les plus fous¹⁸...

Cette affirmation permet de mieux comprendre la sincérité des motivations Christophe Bruno : « Ma position c'est essayer d'aller jusqu'au bout de cette idée de globalisation, de la pousser à l'extrême, pour anticiper effectivement l'horreur qui nous attend », dit-il. — Mais de quel genre d'horreur s'agit-il ? « De la société de contrôle total ». — *Big Brother*, en somme ? « Oui. Nous sommes en plein dedans, je n'ai pas de doute à ce sujet¹⁹ ».

Christophe Bruno serait-il paranoïaque ? Il s'en défend en tout cas avec véhémence :

La parano, c'était dans les années 70. Philip K. Dick était un vrai parano, lui. Mais quand on lit un de ses romans, on s'aperçoit que

¹⁹ Entretien du 3 janvier 2006.

tout ce qu'il disait s'est réalisé, alors que personne n'y croyait. On est même loin en dessous de la réalité de ce qui se passe aujourd'hui, de l'ampleur que ça a pris.

C'est pourquoi Christophe Bruno s'acharne à pousser la logique de sa démarche jusqu'à l'extrême, quitte à frôler le mauvais goût, dont l'humour heureusement le sauve : avec *WiFi-SM*²⁰ (fig. 3), il propose tout simplement à des spectateurs-acteurs de participer à la « douleur globale

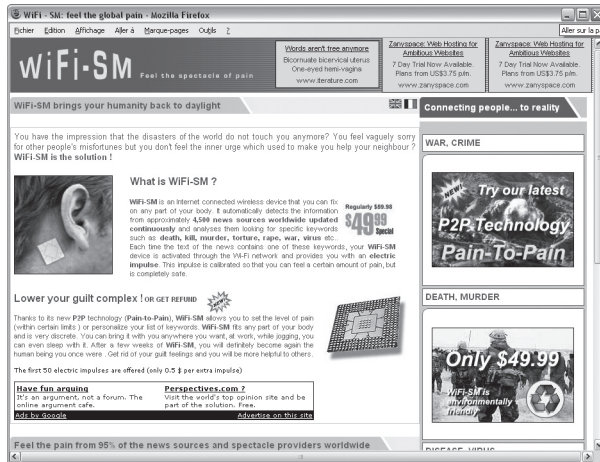


Fig. 3) La page web parodique de *WiFi-SM*.

de la planète », mais d'y participer réellement, c'est à dire physiquement. Le volontaire est équipé d'un bracelet (ou tout autre objet en contact avec le corps) connecté à l'Internet par WiFi. L'objet communicant recherche automatiquement, au sein des pages web d'actualités, des mot-clés préalablement définis, tels que « mort », « meurtre », « torture », « viol », sans oublier « grippe aviaire », « Villepin », ou « Sarkozy ». Et chaque fois qu'il en trouve un, il envoie une décharge électrique²¹ !

On le voit, Christophe Bruno se fait — de manière presque caricaturale — le parfait représentant du courant actuel qui s'autonome « Art Contemporain » et qui consiste à jouer perpétuellement à la frontière entre le mot et la chose, le sérieux et la dérision, l'imitation et le rejet de la règle. Il ne prétend pas cependant se placer dans une posture protestataire :

²⁰ http://www.unbehagen.com/wifism/index_fr.htm

²¹ Légère !

« Je ne suis pas dans la revendication en tant qu'artiste. Déjà arriver à mettre le doigt là où ça fait mal, c'est bien. [...] Ce n'est pas la *manif*, ce n'est pas le syndicat, c'est une autre forme d'activisme ».

La seule filiation qu'il revendique à cet égard, c'est celle de l'art conceptuel et des artistes du *net.art*, tout en étant parfaitement conscient de leur ambiguïté : après tout, eToy ne s'est-il pas introduit en Bourse sous prétexte que « les actions sont l'expression d'une forme d'art total » ? Simple témoin, mais témoin souffrant, de la globalisation, Christophe Bruno souffre aussi de la tentation que représente malgré tout le marché global, et reconnaît volontiers qu'il aimerait, lui aussi, en profiter.

Le *net.art* est un mouvement qui a revendiqué une cassure avec l'art contemporain tout en ayant avec lui des relations ambiguës. Une partie de moi, le côté *hacker*, revendique cette appartenance au *net.art*, et une autre partie essaie au contraire de pénétrer ce marché là.

D'où la mise en vente de ces « livres » personnalisés, objets hybrides, à cheval sur la frontière entre le produit marketing et l'œuvre d'art.

La démonstration étant faite, le risque principal serait de s'installer dans cette perpétuelle ambiguïté. On pourrait reprocher à Christophe Bruno de profiter déjà amplement de la globalisation dans la mesure où, sans Google, il n'existerait pas en tant qu'artiste. Le « Google-artist » ne serait en quelque sorte qu'un parasite. Ce qu'il admet encore,

Je suis un petit moustique qui se pose sur le mammoth Google, mais je revendique ce détournement, c'est cela qui fait la valeur artistique de ce que je fais, dans cette position où je ne fabrique rien, où je viens juste faire très peu de chose... mais dans ce côté minimaliste il y a ma position en tant qu'artiste.

tout en convenant qu'il est plus que temps à présent de tourner la page, d'autant plus que de nombreux émules ont pris la relève et prolifèrent, au rythme de la croissance et de la créativité de Google.

S'arrêter, mais pour aller vers quoi ? Christophe Bruno se trouve aujourd'hui au tournant de son chemin : son expérience récente de *WiFi-SM*, qui lui a fait découvrir le potentiel des « objets communicants », pourrait lui ouvrir d'autres perspectives. Suivra-t-il les traces de Rafi Haladjian, l'inventeur du premier lapin communicant et du « réseau pervasif²² » ? Lapin qu'il ne faut pas confondre avec le lapin phosphorescent génétiquement modifié d'Eduardo Kac. Décidément, les lapins inspirent les créateurs de l'Art Contemporain...

²² Voir <http://www.01net.com/article/289117.html>, ou plus directement www.violet.net ou <http://www.nabaztag.com/vl/FR/index.jsp>.